

MADemoiselle DÉJAZET

ANNE-SOPHIE NÉDÉLEC



1ER JANVIER 1875

M. Gaudemar ouvre la porte de la loge. C'est un jeune directeur de théâtre que visiblement ma renommée, et sans doute mon âge, intimident. Il me laisse passer avec déférence, s'excuse de la petitesse de la loge, désolé de ne pouvoir me mettre à disposition, pour quelques représentations seulement, celle de l'époque où je faisais les heures de gloire de l'établissement. Aujourd'hui, c'est Mlle Bartet qui l'utilise. Mlle Bartet, l'étoile montante du Théâtre du Vaudeville... Chacun son tour... Il est vrai qu'en soixante-douze ans de carrière, j'ai fait mon temps. Je souris poliment. S'il savait le nombre de loges que j'ai fréquentées! De la plus petite et crasseuse à la plus vaste et luxueuse...

Depuis combien d'années n'ai-je plus eu de loge à moi, dans un théâtre fixe...? Presque une décennie... Par la fenêtre dont l'un des carreaux est brisé, mal réparé par une planche de bois qui laisse s'infiltrer l'air glacé de ce mois de janvier 1875, je vois la nuit qui achève de tomber sur Paris. Les becs de gaz du boulevard éclairent faiblement les quelques voitures et les rares passants qui ont osé s'aventurer dehors par ce froid humide où la

pluie attend que la lune montre sa face blafarde pour geler sur les trottoirs.

Perdue dans mes pensées, je n'ai pas entendu M. Gaudemar fermer doucement la porte. Il n'est plus temps de songer au passé. J'ôte mon manteau, ma veste, et m'installe devant la coiffeuse. Dans le reflet du miroir piqueté d'humidité, j'aperçois derrière moi les lambeaux du papier peint bon marché s'effeuiller en haut des cloisons, comme de méchantes langues bleuies par la lèpre du mur malade. Les pans coupés de cette pièce mansardée ont quelque chose de blessant, comme s'ils voulaient me déchiqueter sous le poids des ans que je commence enfin à sentir peser sur mes pauvres épaules. Quel contraste entre la magnificence des velours encadrés d'or de la salle et l'exiguïté encombrée de crasse des coulisses et des loges des artistes ! Dans la décrépitude de cette pièce où s'entassaient habituellement les tenants des petits rôles, je préfère penser que je retrouve les sensations de mes débuts plutôt que la déchéance d'une fin de carrière...

Que joue-t-on déjà... ? *Garat ? Les Trois gamins... ? Voltaire... ?* Non, c'est *La Douairière de Brionne*. Le froid me prend à la gorge dans cette loge mal chauffée. Je n'aurai guère besoin de me vieillir. Je jette un œil à mon miroir. Ce visage que je connais par cœur, que je grime tous les soirs ou presque depuis si longtemps, me semble enfin avoir l'âge du rôle. Je l'ai créé en 1850. À l'époque j'avais cinquante-deux ans et j'en faisais à peine trente à la ville, et pas plus de quinze à la scène quand je jouais les rôles de jeunes garçons. Du moins, c'est ce qu'on disait de moi, et j'étais assez flattée pour le croire. C'était parfait pour camper Sébastien, le neveu de la Douairière que j'interprète aussi. Quel plaisir Bayard et Dumanoir, mes auteurs, m'avaient fait en m'offrant ce défi de passer dans la même pièce du rôle de vieille grincheuse à celui d'adolescent fougueux ! Mais ce soir, aurai-je l'énergie suffisante pour incarner Sébastien ?

Je commence à étaler le blanc XVIIIe ; je l'économise, le

maquillage coûte si cher ! Alors que mes doigts glissent lentement sur mon visage, pour la première fois ce grimage me fait peur. J'ai l'impression de poser un masque mortuaire sur ma face sans âge. L'idée de la mort vient me tourmenter encore une fois. Depuis que cette maudite armoire de l'Hôtel du Faisan, à Tours où je jouais il y a quelques mois, est tombée, manquant de m'écraser sous son poids, j'y songe presque chaque jour... Rongée par les difficultés financières, les tracasseries de directeurs, les mesquineries de mes partenaires et l'ennui qui gangrène chaque comédien lorsqu'il attend son tour pour se montrer au public, je la pressens comme une délivrance... et la redoute ! Mes pauvres enfants comptent encore sur moi...

Penchée vers le miroir où mon reflet semble perdre ses contours, je creuse au crayon noir les rides que je distingue en plissant le front et les yeux. Je dois accentuer les volumes du visage pour ne pas paraître fade sous l'éclairage des becs de gaz. Lentement, le crayon gras trace des lignes sombres sur le fard blanc. Je croise mon regard, et il me pétrifie. Où est la pointe de malice qui m'a tenu lieu de beauté sur un visage qui n'en avait que bien peu ? Je ferme un instant les yeux. Les dettes, la misère, le travail harassant n'auront pas raison de ma vivacité d'esprit. Je veux être jeune ! Je veux être drôle et faire rire aux éclats cette salle qui m'attend, ces spectateurs qui apprécient encore le genre désuet dont je suis désormais l'unique représentante. Ne prétend-on pas : « Le vaudeville est mort, sauf lorsque c'est Déjazet qui le joue ! »

Qui a affirmé dernièrement que j'étais un enseignement pour les jeunes générations... ? Sans doute un de ces journalistes qui n'arrive pas à dire du mal de moi...

Avec le recul, je réalise combien j'ai été l'enfant bénie de la presse, à une époque où ces messieurs des journaux trempent leur plume dans le venin le plus acide. Dans les chroniques théâtrales de plus d'un demi-siècle, on relèverait à peine quatre ou cinq brutalités contre moi, méchants articles dictés par l'intérêt ou le

dépit. Qui m'ont pourtant blessée à jamais... Comme cet article odieux de Charles Maurice dans *Le Courrier des Théâtres* alors que je n'avais que vingt-cinq ou vingt-six ans. Les mots sont restés gravés au fer rouge dans ma mémoire : « Nous prévenons les mères de famille et les dames, que révoltent l'indécence unie à l'audace des dernières classes de leur sexe, qu'elles ne doivent plus se présenter au Théâtre du Gymnase, ni surtout y conduire leurs filles, les jours où la demoiselle Virginie Déjazet étale le scandale de sa présence. Sans doute, la Police fera le reste. » Dire qu'ensuite on n'a cessé de répéter sur tous les tons que j'étais la seule capable de lancer le mot leste et le propos égrillard de façon subtile et décente !

Charles Maurice... Pitoyable écrivain, ambitieux scribouillard qui voulait me compter au nombre de ses tributaires et n'avait pas hésité à faire paraître comme de ma plume une lettre bourrée de fautes d'orthographe, parlant de donner des « soufflais », à l'odieux « paulisson » qu'il était. J'avais réussi à mépriser les précédentes manœuvres, mais celle-ci me blessait trop. Ma mère, surtout ! J'avais fini par porter mon affaire devant les tribunaux. Mais on n'attaque pas impunément la presse... Le soir même, j'étais copieusement sifflée sur scène. Ces messieurs des journaux avaient lâchement payé des bouches en nombre suffisant pour contrer la claque ! La mort dans l'âme, j'avais dû présenter des excuses, et par chance, mon engagement au Gymnase expirant vers cette date, j'étais partie me faire oublier en allant jouer aux Pays-Bas.

« Bien faire et laisser dire », telle était devenue ma devise. Plus je m'y tenais, mieux je m'en portais. Même si aujourd'hui « Courage et Patience » conviendrait davantage... Je respire profondément. Derrière l'odeur de moisissure et de lavande bon marché des comédiennes qui m'ont précédée là, je sens le parfum indéfinissable de mon tube de blanc, et celle, un peu plus forte, du fond de teint couleur chair. La poudre dont je recouvre crèmes et fards me pique les narines. Fragrances qui ont

accompagné une vie entière, de la petite enfance à la vieillesse, odeurs qui n'appartiendront jamais au souvenir. Il me semble que je jouerai jusqu'à ce que la mort vienne me chercher dans un de ces becs de gaz qui ponctuent l'avant-scène !

J'ouvre les paupières. L'éclat au fond de l'iris bleu a reparu. Le sourire n'est pas loin. D'un trait, je mets en relief les yeux, la bouche puis je creuse les joues avec du fard gris sous la pommette. Pour Sébastien, je poserai la poudre rose juste dessus, au saillant de l'os. Je triche, je cache, je souligne et le masque prend la forme que je veux lui donner.

L'habilleuse vient d'entrer. Par la porte ouverte, je distingue le bourdonnement des autres loges où les comédiens se préparent, et l'agitation du plateau où l'on fait descendre des cintres les toiles peintes du décor. Dans le reflet du miroir au tain fané, je la reconnais immédiatement. Madeleine... Elle est toujours là, grande perche blonde et bavarde, qui déjà m'habillait lorsque je faisais les beaux jours du théâtre du Vaudeville, il y a de cela vingt-cinq ans. Elle a vieilli, forci, et son air un peu sévère s'est pincé. Un franc sourire éclaire cependant son visage :

— Mademoiselle Déjazet ! Quel plaisir de vous revoir dans nos murs ! Vous me manquez, si vous saviez... La jeune génération, c'est plus les mêmes manières qu'autrefois. Et pourtant, il y en avait, des sacrés lascars à notre époque...

Notre époque... Quelle époque ? J'ai vieilli, mais je veux être de mon temps ! Je ne suis pas de ces personnes âgées qui se complaisent dans la rumination des souvenirs anciens, relisant encore et toujours les plus belles pages de leur vie jusqu'à ce qu'elles soient si bien délavées qu'ils doivent les réécrire en trempant leur plume à l'encre dorée de leur imagination. Le « c'était mieux avant » n'est pas pour moi. Et pourtant...

Madeline se lance dans une évocation nostalgique de l'ancien temps. Son chignon blond s'est terni, mais il s'agite toujours derrière sa tête comme lorsqu'elle se confessait des ragots des coulisses, déversant dans mon oreille indulgente

médisances et propos graveleux glanés çà et là dans les couloirs sans fin des loges et les recoins sombres des rideaux.

— Vous n'avez pas changé, Mademoiselle. C'est tout bonnement de la magie !

Madeleine s'empare de l'imposante robe de la Douairière qui trône, suspendue au paravent qui ménage un semblant d'espace intime.

— Cette robe ! Je me souviens de votre premier essayage. Car c'est au Vaudeville que vous avez créé le rôle, n'est-ce pas ? Je me disais : « Comment va-t-elle parvenir à bouger avec des paniers aussi énormes ? Et cette coiffe ! Mon Dieu, j'en aurais mal à la tête ! »

Elle se saisit du cintre et décroche les paniers qu'elle me tend. Tandis que je les attache autour de ma taille, la voilà qui démantèle le costume tout en continuant son babillage incessant. La jupe lilas vole au-dessus de ma tête et vient masquer le treillage d'osier. Bientôt le corset et la surjupe gris ornés de fleurs mauves s'ajoutent à l'échafaudage.

— Tiens, il y a eu des retouches, remarque Madeleine. On l'a agrandie... puis rétrécie.

Elle lit à livre ouvert dans les coutures et les galons. Un faux pli, une tache, une piqûre d'un fil de couleur différente et c'est toute une vie qui se révèle dans les satins et les dentelles de théâtre.

— En vingt-cinq ans, ma bonne Madeleine, j'ai un peu grossi... et puis ces derniers temps, j'ai plutôt maigri.

J'enfile le manteau gris pâle orné de rubans mauves qui recouvre la robe comme une chape de chantilly argentée.

— Il faut vous ménager, Mademoiselle. Vous avez beau faire jeune, à l'intérieur, le corps, il a son âge, vous savez...

Je ne réponds pas. À quoi bon ? Prenant mon silence pour de la concentration, elle pose l'étonnant échafaudage de la perruque et de la coiffe sur ma tête. Les rouleaux de cheveux gris encadrent mon visage et lui confèrent la solennité voulue. Au-dessus, j'ai

l'air d'être saupoudrée de sucre glace. La superposition de dentelles désuètes qui voltigent au sommet de la perruque est d'un comique dont l'effet n'a jamais manqué. Je sais que, dans ma scène d'ivresse, mes petits mouvements de tête donnent l'impression d'une pièce montée prête à s'écrouler.

La voix du régisseur résonne dans le couloir des loges. » Acte I, en scène ! En scène ! » Aussitôt, c'est une cavalcade qui retentit derrière le mur. Madeleine me tend la canne à rubans et ouvre la porte. Je laisse les retardataires se bousculer devant moi ; avec mon imposant costume, j'ai besoin d'espace. Je ne me plains pas ; au moins, il me protège du froid et de ce mauvais vent coulis qu'on trouve dans les coulisses de tous les théâtres sans qu'on sache jamais d'où il vient.

À la rumeur que je sens monter de la salle, je devine que nous ne ferons pas le plein. La faute à cette pluie verglaçante, à cette date du 1^{er} janvier où chacun reste en famille, et à ce répertoire éculé que je traîne depuis trop longtemps. Mais la vibration est positive. Le public qui est là m'aime. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Toujours le même. Bien des sensations se sont émoussées, bien des joies sont devenues ennuyeuse routine, mais cette déflagration au cœur à l'instant de quitter l'ombre des coulisses pour la lumière de la scène, celle-ci est toujours là, moins longue, moins vibrante, mais bien vivace. Heureusement. Sans elle, ma vie qui n'a aujourd'hui plus beaucoup de sens n'en aurait décidément aucun. Mais je sens le public, remuant, exigeant, rempli d'attente et de désir, murmurer derrière le lourd rideau rouge qui dissimule sa présence aux artistes. Je me redresse et compose mon masque de douairière. J'ai envie de faire rire la salle et de rire avec elle...

ACTE I — SCÈNE 1

— **T**hérèse, tu me trouves jolie ainsi ?
Je contemplai ma petite Virginie. Qu'elle était mignonne, du haut de ses cinq ans, avec cette robe rose pâle que je lui avais confectionnée ! Une vraie tenue de jeune fille miniature avec la taille marquée sous la poitrine par un ruban rose foncé, le bouillonné aux épaules et les manches descendant aux coudes.

— Tu as souri, s'écria-t-elle. C'est donc que je suis jolie !

— Tu es très élégante. Tourne...

Virginie exécuta quelques pas de danse. Elle avait déjà la taille bien prise et des jambes ravissantes. Son minois gracieux et mutin attirait le regard autant que ses entrechats, par une espèce de magnétisme sans doute dû à l'énergie, ou oserais-je dire : au *sentiment*, qu'elle mettait dans tout ce qu'elle faisait. Cette gamine me fascinait, bien plus que tous mes autres frères et sœurs. Peut-être parce qu'elle était la dernière...

Maman avait accouché au milieu de la nuit du 30 août 1798 et j'avais été chargée par la sage-femme d'amener les bassines d'eau chaude dans un ballet harassant qui avait duré plusieurs

heures. Enfin, une minuscule bouille rougeaude était apparue, saluant son entrée sur les planches de la vie par un cri de victoire strident. Notre mère était épuisée et c'est moi qui avais eu l'honneur de la tenir la première dans mes bras. Son corps tout mince était tellement léger, si faible et en même temps si bouillant d'énergie contre mon cœur... Je la sentais m'observer à travers ses paupières à moitié collées. J'en eus les larmes aux yeux, et, dans l'exaltation de mon adolescence, je me promis de tout faire pour le bonheur de cette délicate petite chose qui n'avait pas encore de nom.

Mon père attendait dans le couloir, inquiet malgré l'expérience des douze délivrances précédentes de sa femme. Charlotte-Aldegonde avait toujours fait des grossesses paisibles et des accouchements sans histoires. Mais elle entra dans sa quarantième année, et si l'expérience est un atout, l'âge est une faiblesse... Aussi, lorsque je sortis de la chambre, mon sourire fut-il un véritable soulagement pour lui.

La porte voisine s'entrouvrit et de jeunes têtes apparurent, les yeux encore gonflés de sommeil.

— Thérèse, j'ai faim...

— Mon lait, Thérèse...

Mon père me jeta un regard entendu et vaguement coupable avant de pénétrer dans la pièce, me laissant avec la marmaille à nourrir. Bientôt, tandis que, les gestes engourdis de fatigue, je beurrerais les tartines au milieu des chamailleries des petits, des éclats de voix passèrent la porte. Entre mes parents, ce n'étaient jamais des disputes violentes, mais plutôt des échanges bourrus ; sans être faibles, nous n'aimions pas les conflits chez les Déjazet.

— Pauline ! martelait mon père.

— Virginie ! soutenait ma mère. Voyons, Jean, nous avons déjà une Hippolyte-Pauline.

— Que l'on n'appelle qu'Hippolyte ! Je me suis fait avoir une fois, on ne m'y reprendra plus !

— Virginie, c'est tellement plus joli...

— Mais enfin... ! Pauline ! Il n'y a pas de comparaison avec Pauline !

— Aucun style ! Pourquoi pas Fanchon ou Frétilton, tant qu'on y est !

Était-ce l'épuisement dû à la nuit sans sommeil et à la valse des bassines sanglantes, les piailllements de la marmaille autour de moi, le pot de confiture renversé par on ne sait lequel des mioches ou le découragement à l'idée d'aller à ma leçon de danse dans mon état de fatigue, toujours est-il que, agacée, je me précipitai dans la chambre et criai :

— Appelez-la donc Virginie-Pauline et qu'on n'en parle plus.

— Va pour Pauline-Virginie, trancha mon père, qui, par sécurité, changea l'ordre des prénoms de manière à placer Pauline en premier. Mais à l'usage, je veux qu'on l'appelle Pauline.

Et il quitta la pièce pour aller déclarer la nouvelle née à la mairie, sans voir le sourire entendu de ma mère. Elle avait gagné. Hormis mon père, tous l'appelleraient désormais Ninie, diminutif de Virginie...

Cinq ans plus tard, Virginie se blottissait toujours contre moi, tandis que les grands la bousculaient. D'autres artistes se préparaient dans le foyer, cette vaste pièce qui faisait office de loge commune avec, au centre, une vieille timbale autour de laquelle les gamins s'épuisaient à ranimer de leur souffle deux tisons humides. Sans pudeur, les filles ôtaient leurs chemises pour enfiler leurs maillots, révélant leurs formes en devenir. La gent masculine en profitait pour montrer ses pectoraux naissants et se jauger du coin de l'œil. Il régnait là une agitation semblable à celle que je connaissais dans les coulisses de l'Opéra. Ninie serait-elle sensible à cette atmosphère d'angoisse cachée sous les rires nerveux, aux odeurs mêlées de sueur et de parfums agressifs ? Allait-elle se nourrir

de ces sensations comme d'une drogue ou les rejeter furieusement ?

Elle était la plus jeune de tous ces artistes. Mon cœur se serrait malgré moi à la pensée de l'épreuve que j'allais lui imposer. Pourtant, elle dansait merveilleusement ; une petite fée de porcelaine tournant gracieusement sur sa boîte à musique. Mon professeur de l'Opéra, M. Gardel, m'avait assuré qu'elle était faite pour la danse. Dès qu'elle avait su marcher, je lui avais donné ses premières leçons, puis Gardel l'avait fait rapidement progresser. À cinq ans, il était temps que son talent rapporte quelque chose à la famille. Le métier de tailleur de notre père ne suffisait pas à nourrir sa nombreuse progéniture, aussi les enfants Déjazet étaient-ils tous les treize placés comme danseurs ou choristes à l'Opéra ou dans d'autres théâtres. C'était pour les foyers modestes un moyen de gagner quelque argent.

Une sourde angoisse m'étreignit. J'avais peut-être visé un peu haut en proposant à M. Hurpy, le directeur du Théâtre des Capucines, ce solo de danse. Les garçons Déjazet, qui avaient hérité du tempérament réservé de leur père, pouvaient se cacher dans l'abondante figuration de l'Opéra, où leur appréhension de la scène se noyait dans les fredaines de leurs camarades. Les filles se montraient plus audacieuses. Mais Virginie, elle, serait seule...

L'heure de la représentation approchait dans ce petit théâtre élevé dans le jardin de l'ancien couvent des Capucines, tombé en ruines depuis la Révolution. En cette année 1803, un public de jeunes libertins et d'élégantes s'y pressait, avide de distractions. Le semblant de stabilité politique retrouvé avec le Directoire puis le Consulat avait déclenché une frénésie de plaisirs chez les survivants de la Révolution. On voulait oublier les horreurs de la Terreur dans des spectacles qui devaient refléter tout sauf la réalité. Le souvenir des délations, des massacres et des trahisons s'évaporait dans des péripéties et des chansons dont la mièvrerie n'écœurerait pas encore. Rien n'était assez fort pour effacer des mémoires la honte des bassesses de la Révolution. Situations

scabreuses, effrayantes ou attendrissantes, mélange de drame et de comique, toutes les intrigues du mélodrame, le nouveau genre à la mode, s'engluaient dans des dénouements pathétiques et édifiants à la limite du vraisemblable.

Quelques années plus tôt, la loi de janvier 1791, en autorisant la liberté des théâtres, avait produit une déflagration dans le monde parisien. Aussitôt, des salles de spectacle avaient fleuri un peu partout, au grand dam des très officielles Comédie-Française, Opéra et Comédie-Italienne. On les trouvait surtout à la périphérie de la ville sur le boulevard du Temple, à l'emplacement nord de l'ancien rempart de Charles V. Le Théâtre des Capucines était heureusement plus proche de la rue Saint-André-des-Arts où résidait la famille Déjazet. Traverser la Seine sur des petites jambes était toute une affaire puisque ces mêmes petites jambes devaient danser et revenir bien tard pour une enfant de cinq ans. Inquiète que Virginie s'épuise, je la portais souvent sur le trajet, en dépit de l'engourdissement de mes propres muscles, raidis par les cours de danse et les représentations à l'Opéra.

M. Hurpy passa au milieu de ses artistes. Aussitôt, le calme se fit. Très sérieusement, Virginie esquissa une révérence qui lui valut quelques ricanements de la part de ses camarades. J'eus envie de les souffleter. Tout ce qui touchait à Virginie me blessait plus qu'elle-même. Je fusillai du regard ces moins que rien : j'étais fière de la politesse de ma sœur. Quand on n'est pas riche, on a au moins cette noblesse-là !

Au signal du régisseur, sanglé dans sa blouse grise et armé de son brigadier, le petit troupeau des participants à la première partie du spectacle s'avança vers les coulisses. Comme des pantins dont les repères sont intégrés dans les rouages, ils s'arrêtèrent mécaniquement au niveau des pendrillons. Le lustre au-dessus de la scène les éclaboussa de quelques poussières d'or qui semblaient vouloir les attirer hors des recoins sombres où ils se dissimulaient. Sur la scène dont le plancher incliné plongeait vers la salle, on

apercevait la trace des trappes qui camouflaient trucages et entrées fortuites. Tout au bout, le rideau élimé étouffait le brouhaha de la salle. La petite Ninie restait muette, la bouche ouverte et le regard fixé vers ce grand morceau de tissu à la couleur passée. Pourtant, sa main serrait la mienne sans trembler. C'était ma paume qui devenait moite et non la sienne.

Enfin, le rideau se leva et la musique jaillit de la fosse d'orchestre, annonçant l'impromptu qui ouvrait le spectacle. Ninie lâcha un « Ohhh » d'admiration. C'était la première fois qu'elle voyait la salle éclairée. Frémissante de curiosité, elle attendait mon ordre. Lorsqu'il vint, elle s'avança avec grâce sur la scène. Un peu éblouie par la rampe à ses pieds, elle contempla le lustre allumé au-dessus du public, puis les spectateurs assis sur les bancs du parterre et dans les étages de galeries aux dorures fanées. Qu'ils étaient beaux tous avec leurs vestes à boutons brillants, leurs robes de gaze et leurs chapeaux à plumes, le nez fourré dans des bouquets de violettes pour dissiper les mauvaises odeurs ! Elle sourit de ravissement devant ce spectacle féérique.

Au signal de la musique, elle commença à danser. Je sentis le public vibrer avec elle. Ils étaient captivés. Elle les tenait dans sa main. Par ce miracle qu'on observe chez les plus grands artistes seulement, elle captait toute l'attention au point que le spectateur s'oubliait lui-même. Et sans doute le devinait-elle inconsciemment, car après deux entrechats, elle ralentit, ralentit... et, faisant fi de la mélodie, se posa à l'avant-scène, face au public, déployant toute sa curiosité pour ce monstre sympathique. L'hydre aux centaines de têtes braquait ses yeux brillants sur elle. Elle sourit à nouveau. Aussitôt, les visages en face d'elle s'animent, comme un miroir à reflets multiples chargé de sourires amusés.

Une sueur froide coula dans mon dos. Que se passait-il dans l'esprit de ma petite sœur : Virginie maîtrisait parfaitement sa danse. Je la connaissais comme si je l'avais faite et je ne ressentais de sa part aucune peur. Le public se mit à glousser et elle lui

répondit par ces éclats de rire stridents qui, habituellement, avaient le don de faire fondre mes colères comme neige au soleil. Accouru de derrière le décor de toile peinte en trompe-l'œil, le régisseur me secoua le bras :

— Ça va durer longtemps, comme ça ?

— Je ne sais pas, monsieur, je ne comprends pas... balbutiai-je.

Ninie commençait à déployer sa fantaisie : d'abord un signe de la main, puis une pose... Je reconnaissais ces attitudes qui me faisaient mourir de rire chez nous, quand elle prenait des bas pour s'en faire des gants ou une casserole pour figurer un chapeau. Elle composait ensuite avec ces personnages extravagants des silhouettes irrésistibles. Mais ce qui paraissait charmant chez nous était tout bonnement inadmissible sur scène. Je m'en voulus de n'avoir pas imaginé qu'elle put reproduire ses effets comiques devant un public.

À ma grande surprise, les spectateurs prenaient goût à ses singeries. Un élégant lui lança :

— Vous n'aimez donc pas la danse ?

— Mais si, monsieur, répondit-elle, déclenchant une salve de rires qu'elle salua par un entrechat.

Désespérée, je n'osais affronter le regard du régisseur, ce gros homme qui faisait la loi sur le plateau. Soudain, un ordre sec retentit et le rideau tomba, provoquant des huées de la part du public. Je me précipitai pour récupérer Virginie et la ramener dans les coulisses. Son visage hilare me jeta dans une colère froide et je lui administrai la fessée de sa vie avant de l'entraîner à toutes jambes vers la maison.

Le lendemain, nous reçûmes la visite de M. Hurpy, que Virginie salua en fredonnant « Malbrough s'en va-t'en guerre », cet air à la mode dont elle nous rebattait les oreilles depuis quelque temps.

— Ma foi, je m'inquiétais pour rien, déclara-t-il en la voyant croquer à belles dents dans une tartine de confiture. Cette petite

semble se porter à merveille ! Je peux donc afficher pour ce soir avec son nom !

Et il repartit satisfait de son artiste. J'étais moins confiante que lui : Dieu seul savait ce qui lui passerait encore par la tête !

J'avais raison de me méfier, car le soir même, la comédie recommença. Des sourires, des rires... jusqu'au moment où ma honte vint à bout de ma patience. Alors que ma sœur entamait un nouveau dialogue avec la salle, je bondis sur la scène et corrigéai la cabotine. Mal m'en prit. Un jeune élégant du parterre se précipita et m'arracha ma sœur en larmes, déclenchant l'hilarité du public qui ne savait ce qui était de l'ordre du spectacle ou de l'improvisation. Bientôt Ninie fut passée de bras en bras à travers l'assistance, fêtée, embrassée, consolée, gavée de dragées, jusqu'à ce qu'un commissaire de police l'extrait de la foule pour la ramener chez nous.

Inutile de raconter l'affolement de ma mère qui manda aussitôt un docteur. Peine perdue, Ninie n'était pas malade. Elle prétendit qu'elle avait oublié les pas de danse et pourtant les refit à la perfection devant le médecin. À la fois furieuse et honteuse de ma réaction, grondée par ma mère pour ma sévérité, affligée des joues barbouillées de larmes de la petite, et déçue de n'obtenir la perfection que j'espérais, je ne savais proposer que punitions et privations. Sur le moment, je méritais bien ce surnom que Ninie me donnait lorsque je me mettais en colère, et que je détestais : « Madame Barbe-Bleue » !

Mais la petite n'était pas particulièrement gourmande ni attachée aux récompenses, et même la promesse de friandises ou de jouets ne parvint pas à lui arracher l'aveu qu'elle exécuterait sa danse correctement le lendemain.

Mais la nuit porte conseil... et je me réveillai avec une idée lumineuse. Il y avait à l'entrée du jardin des Capucines un vieux grenadier de service qui faisait une peur affreuse à Ninie. À chaque fois que nous passions devant lui, elle se cachait dans mes jupes malgré les sourires du bonhomme. Avec l'accord de

M. Hurpy, j'invitai le « corps de garde », ainsi que l'appelait Ninie, à assister aux représentations, et menaçai ma sœur de sa colère si elle recommençait son cirque !

J'avais trouvé la parade, et Virginie débuta sa carrière de danseuse avec des gages de cinquante francs par mois et des récompenses du public sous forme de friandises et de riz au lait dont elle régala le chien du souffleur. J'avais gagné mon pari : la dernière-née des Déjazet avait le goût du spectacle !

Notre mère s'inquiétait pourtant. Ninie s'était prise de passion pour la scène. Elle travaillait sans relâche pour maîtriser ses sauts, ajouter de la grâce à ses jetés et de la souplesse à ses entrechats, avec une conscience professionnelle qui aurait fait rougir les plus grandes artistes. Lorsque je riaais des mimiques dont elle ponctuait ses mouvements, elle partait dans des compositions de personnages pour le plaisir de m'arracher à la sévérité dont j'étais coutumière.

— La fougue de Ninie va la tuer, répétait ma mère, inquiète de voir sa petite dernière s'exercer sans cesse. Et toi, au lieu de la canaliser, tu l'encourages à épuiser son énergie dans des bêtises !

— Ce n'est pas ma faute si elle a attrapé la passion de la scène, protestai-je. Elle a raison de vouloir donner le meilleur d'elle-même.

— Plus mes sauts sont réussis, plus le public m'applaudit, fit une voix fluette cachée sous la table ou dans le buffet. Et si je les fais rire, ils sont fous de moi !

— Il n'empêche. Ninie est fragile de la poitrine. À s'agiter ainsi, elle va nous attraper une maladie sérieuse, et pour le coup, elle ne pourra plus danser du tout !

— Écoute, maman. J'ai bien une idée... proposai-je. Ninie adore lorsqu'on lui donne une ou deux répliques à dire. Orientons-la vers le théâtre. Le mélodrame fait grande consommation de rôles d'enfants, elle pourra toujours trouver un débouché là-dedans si elle se lasse de la danse !

— Oh ! Oui ! Le théâtre ! s'exclama la voix pointue de la

petite fille dont la tête échevelée apparut derrière le gros panier à ouvrage.

— D'accord. Je te ferai mémoriser quelques phrases tous les jours... Mais seulement si la leçon de danse du matin est bonne !

— Promis ! cria Ninie en sautant à mon cou et en me couvrant de baisers.

— Et c'est comme ça que tu comptes la faire moins travailler !?

— Disons : autrement. Au lieu de multiplier les grands jetés, elle apprendra des répliques de théâtre !

— Hum... ronchonna ma mère. Et quel rôle vas-tu lui donner ?

— Eh bien... Pourquoi pas Fanchon ? C'est le plus gros succès de ces dernières années. Tu sais : *Fanchon toute seule*, de Louis Ponet.

Et Ninie, avec son inépuisable énergie, se mit à tourner autour de la table en criant : « Fanchon ! Fanchon ! Fanchon ! »

ACTE I — SCÈNE 2

Je faisais partie de la troupe d'enfants du Théâtre des Jeunes-Artistes depuis un an déjà, lorsque je vis débarquer une petite fille de six ans à peine, presque un bébé, qui d'un sourire, balaya les moqueries des anciens de la compagnie. Elle se présenta à la fin d'une répétition avec sa sœur, Thérèse, un grand cheval à la mine rébarbative. Impressionné par cette gamine pétillante de malice qui nous considérait de ses jolis yeux bleus amusés, je me redressai comme un jeune coq et tirai ma chemise trop courte pour mes huit ans.

Il existait à cette époque à Paris deux écoles de théâtre : le Théâtre des Jeunes Artistes et celui des Jeunes-Élèves. Ces établissements proposaient une solide formation aux jeunes comédiens en leur permettant de se frotter au public dans les grands rôles du répertoire. En plus des leçons de diction et du travail de scène, le Théâtre des Jeunes-Artistes était aussi une véritable école avec un programme scolaire particulièrement dense qui devait faire de nous des gens talentueux, mais également cultivés.

— Mmmh... maugréa M. Robillon, notre directeur, lorsque

Thérèse Déjazet vint le solliciter à la fin d'une répétition, à ce que vous me dites, votre sœur s'orientait vers la danse, où elle semble réussir. Pourquoi la diriger vers le théâtre ?

— C'est qu'elle aime le théâtre, monsieur. Plus que la danse ! Depuis toujours elle nous fait rire à la maison ! Et...

— Faire rire « à la maison » n'est pas un gage de talent, vous savez.

La pauvre jeune fille se mit à rougir sous le faisceau des regards goguenards de mes camarades. Mais elle reprit courageusement :

— Je lui ai appris le rôle de Fanchon, dans la pièce de M. Ponet. Peut-être pourriez-vous l'entendre ?

L'essai fut, semble-t-il, concluant, puisque Virginie intégra la troupe. Déjà fasciné par son air mutin, je cherchai aussitôt à l'impressionner, relevant à son passage une mèche de cheveux noirs rebelle et la fixant de mes yeux bleus dont ma mère disait qu'ils étaient irrésistibles. Lorsqu'elle me demanda mon nom, je fis claquer le pseudonyme que je m'étais choisi comme un coup de fouet, prenant soin de ne pas mentionner mon prénom que je détestais :

— Croise-le-fer !

— C'est un nom de héros de cape et d'épée, ça ! Soit. J'obéis, monsieur.

Et, exécutant le mouvement de relever sur son épaule une cape imaginaire, elle m'entraîna dans un combat où gestes et bruits firent exister nos épées invisibles, tandis que nous sautions à nous rompre le cou dans les escaliers de l'établissement.

Comme dans les théâtres pour adultes, les nouveaux venus débutaient toujours par le rôle de leur choix afin de se faire connaître. Ninie choisit celui de Fanchon, où elle remporta un succès de bon augure auprès des dames du faubourg Saint-Germain. Succès qui la ravit au point qu'elle me chuchota à l'oreille, à peine le salut achevé : « La prochaine fois, je parlerai moins vite pour que ça dure plus longtemps ! »

Nous aurions tous donné cher pour être remarqués comme elle le fut à la fin d'une représentation à bénéfice organisée au Théâtre de Versailles. Nous faisons le tour de la salle pour saluer le public, passant d'un balcon à un autre, lorsqu'un homme assez âgé la prit sur ses genoux où elle se tortilla, agacée d'être traitée comme un petit enfant. Il lui dit :

— Souviens-toi, plus tard, de ce que le vieux bonhomme te prédit : tu seras un jour une artiste exceptionnelle.

— Qui était-ce ? me demanda-t-elle lorsque nous quittâmes la loge bleue où le grand homme répondait d'un air entendu aux remarques des jolies femmes qui l'entouraient.

— C'est Monvel !... Le grand Monvel. Il est auteur dramatique. C'est aussi le père de Mlle Mars, la meilleure comédienne de notre époque, celle qui fait la gloire de la Comédie-Française !

Elle ouvrit de grands yeux.

— Mlle Mars !... J'espère qu'il dit vrai, ajouta-t-elle d'un air malicieux.

Mais cet épisode ne lui tourna pas la tête. Nous aimions trop nous amuser pour songer à notre renommée future. Bien vite, nous nous rendîmes coupables de frasques extravagantes, dont l'une devait révéler une qualité théâtrale essentielle de Ninie.

Nous répétions alors une pièce où elle tenait un rôle quelconque de paysanne, et moi, celui, plus important, d'un riche pédant de province. Mon costume était particulièrement réussi, avec une coupe fin XVIIe très seyante, des bas blancs et des boutons dorés. J'étais fier de pouvoir l'étreindre devant des spectatrices que M. Robillon avait invitées à assister à une répétition. En effet, notre directeur avait pour ambition de faire de son établissement, outre une école renommée pour jeunes acteurs, un véritable théâtre professionnel équipé de machineries dignes des plus grandes salles. Pour trouver le financement de ses projets, il avait sollicité quelques bonnes dames de la haute société dont il espérait le mécénat.

— Adolphe, m'avait-il prévenu, tu es l'un de mes meilleurs élèves. Je compte sur toi pour en mettre plein la vue à ces dames.

Le jour venu, je m'apprêtais à enfiler mon joli costume lorsque je découvris avec stupeur qu'il avait disparu ! J'eus beau fouiller partout, tempêter, menacer les garçons qui partageaient ma loge, point de costume ! L'heure avançait, et bientôt, le régisseur passa dans le couloir en annonçant :

— Acte I, en scène...

Désespéré, je filai dans la salle pour prévenir M. Robillon, en grande conversation avec ces dames. Le spectacle commença avant même que j'aie pu l'avertir. Je tirai discrètement sa manche, mais il me repoussa sans même m'accorder un regard. Je tirai plus fort et il tourna enfin la tête :

— Adolphe ? Qu'est-ce que tu fais là ? chuchota-t-il, furieux. Va donc mettre ton habit !

— Je ne le trouve pas...

— Pardon ! ?

Soudain, nous restâmes tous deux bouche bée. Mon costume venait de rentrer en scène ! Sur les planches, les acteurs s'étaient arrêtés au milieu d'une réplique, les yeux arrondis de surprise. Aussitôt, l'interprète de mon pédant prit une pose irrésistible accentuée par les manches trop longues et la carrure trop large de sa veste. Ceci eut le don de déclencher un petit rire parmi les dames guindées assises aux côtés de M. Robillon. Encouragé, le comédien commença à multiplier les mimiques, au grand effarement de ses compagnons. Il se permettait des caresses et des pincements de fesses sur Rose, sa partenaire — ma partenaire ! — que je n'aurais jamais osés. Enfin, les autres se reprirent et lancèrent leurs répliques. Je tenais ma vengeance : mon voleur allait se trouver en mauvaise posture, désarmé de texte qu'il était !

Peine perdue ! Une voix flutée qu'on cherchait à rendre grave se mit à débiter les tirades sans la moindre faute.

— Mais... mais... c'est la petite Déjazet ! s'écria le directeur.

Grâce à sa prodigieuse mémoire, Ninie avait appris mes répliques en écoutant les répétitions. À la fois furieux et follement amusé, je décidai de ne pas en rester là et fonçai dans la loge des filles.

Quelques instants plus tard, je rentraï sur scène avec un déhanchement féminin d'autant plus ridicule que je devais retenir la jupe trop étroite de Ninie que je n'avais pas réussi à fermer. La coiffé me tombait sur le nez et je lançai une réplique au hasard avec un accent paysan à couper au couteau. Ce fut au tour de Ninie de rester bouche bée. Dans le public, j'entendis M. Robillon se racler la gorge comme s'il s'étouffait. Pourtant, les petits rires de ses respectables spectatrices résonnèrent dans la nuit de la salle. J'imagine ce que l'apparition de l'échalas mal fagoté que j'étais pouvait avoir de décalé !

Encouragés par ces rires auxquels se mêlaient maintenant ceux de nos camarades, nous ne résistâmes pas à l'envie de nous lancer dans une improvisation virtuose avec un si évident plaisir à nous renvoyer la réplique qu'il fut difficile de nous arrêter.

— Nous ne pensons pas passer un si bon moment, fit une des visiteuses à M. Robillon qui dissimulait à grand-peine un air catastrophé.

— Vous avez là de belles graines de comédiens, ajouta une autre. Le coup de pouce financier que vous espérez sera bien mérité.

Un large sourire éclaira le visage de M. Robillon qui s'épongea le front avec soulagement. Le rire est toujours un gage de satisfaction du public. Néanmoins, la discipline étant essentielle à l'éducation, nous acceptâmes sans rechigner les tirades du *Cid* à apprendre par cœur qu'on nous infligea.

Cependant, la plaisanterie avait donné à réfléchir à M. Robillon. Quelque temps plus tard, il choisit de monter *Les Sirènes ou Les Sauvages de la montagne d'or*, une féerie de M. Hapoté. C'était le genre de petit ouvrage où, sous l'Empire, on se plaisait à mêler aux figures mythologiques les personnages de la

Commedia dell'arte, Arlequin, Colombine, Cassandre ou Gilles. L'intrigue donnait l'occasion d'utiliser des effets et des machineries dont les jeunes élèves raffolaient.

— Je me demande ce que cette pièce raconte, s'inquiétait Ninie, alors que nous étions tous au foyer du théâtre.

C'était le lieu de réunion de la troupe. L'endroit où se nouaient et se dénouaient les amitiés, où se colportaient les ragots, tandis que, vautrés sur de vieux fauteuils mités ou des chaises bancales, nous refaisions le monde à notre échelle d'enfants.

— Moi, je sais, fis-je à l'oreille de Ninie.

— Comment cela ? Allons, dis, dis, ou je te fais avaler les boutons de ton costume !

Je cédaï à son insistance, trop heureux de pouvoir fanfaronner devant elle et les autres qu'elle avait aussitôt rameutés. Tous rapprochèrent leurs chaises dans d'effroyables raclements de pieds. Pour être honnête, je ne savais pas grand-chose... si ce n'est qu'il y aurait de grandes machineries autour d'un acte intitulé « Les Sirènes »...

— Je suis allé écouter derrière la porte du bureau de M. Robillon quand M. Hapoté est venu lui présenter sa pièce. Il y aura une scène de pleine mer. On verra voguer sur les flots le navire de Cassandre, Gilles et de la pauvre Colombine...

Tout en racontant — et en extrapolant —, je me mis à mimer l'action avec force gestes et postures, tandis que les autres bruyaient les éléments, et bientôt la salle se remplit de vent, d'écume et de cris d'effroi, en même temps que de rires.

— ... Les Sirènes voient le navire et commencent à chanter. Un orage éclate. Les vagues de bois montent et descendent, la structure du bateau s'abîme dans les flots... Colombine va mourir ! Mais l'Amour descend du ciel pour la sauver d'une mort certaine.

— Il va descendre du ciel... ?

— Oui : attaché à un piquet de fer et suspendu par un fil. Il

s'emparera de Colombine et tous deux remonteront dans les cintres.

— La nouvelle machinerie de M. Robillon !

— Ce sera une pièce à effets. Les diables porteront des torches enflammées.

Et chacun d'y aller de son commentaire :

— Il y aura aussi des diables ?

— Quelle histoire bizarre !

— C'est qu'Adolphe ne sait pas raconter...

— Ce sera d'un beau !!

M. Robillon aimait toujours ménager un peu de solennité pour l'annonce des rôles. Nous nous asseyions dans la salle éteinte et vide, et lui se postait sous le point brillant de la veilleuse du plateau, tenant ses papiers à bout de bras pour compenser sa mauvaise vue, omnipotent dans son auréole de lumière. Nous avions l'impression que notre vie entière était en jeu et nos destins suspendus à l'Idée qu'il avait du spectacle.

Quelle ne fut pas la surprise de tout le monde lorsqu'il annonça pour le rôle de l'Amour : « Virginie Déjazet ». Ce fut une émeute.

— Une fille pour un personnage de garçon !

— Elle est trop laide, il n'en a pas voulu pour Colombine !

— Ça vaut la peine de faire des bêtises, si c'est ainsi qu'on se fait remarquer !

Comme d'habitude, il ne motiva pas ses choix et laissa ravis et déçus débattre dans son dos. Pour ma part, je jouais Mercure, et rien ne pouvait me rendre plus heureux que donner la réplique à Ninie. Ceux qui avaient été relégués à la figuration pour le tableau des diables étaient les plus malheureux. M. Robillon avait eu beau expliquer que leur passage avec des torches enflammées serait fabuleux, il leur manquait un texte à dire pour accéder au rang de personnage à part entière.

La répétition générale laissa supposer un formidable succès, notamment grâce au ballet des diables ! Les effets de lumière

étaient si éblouissants qu'ils donnèrent à Virginie des idées dangereuses... Le soir de la première, voulant reproduire le mouvement des torches des diables avec son flambeau, au moment de son passage aérien, elle se mit à l'agiter avec force au-dessus de sa tête. Mais la mèche n'était pas prévue pour subir une telle secousse. Elle tomba enflammée sur son visage tandis que l'esprit de vin se répandait sur son cou, ses bras, et sa poitrine. Malgré la surprise et la douleur, au lieu de jeter son flambeau et d'abandonner là Colombine, elle serra les dents et se laissa rôtir jusqu'à ce qu'elle soit parvenue dans les cintres. L'effet était réussi, mais à quel prix !

Les yeux brûlants de larmes, Ninie fut portée jusque dans le foyer où on la déshabilla promptement tandis que le spectacle se poursuivait comme si rien d'inhabituel se fut passé. La vieille habilleuse qui en avait vu d'autres lui appliqua une pommade de sa connaissance afin que sa peau ne reste pas marquée. Dans sa hâte, elle oublia un petit espace sous la poitrine, sur le côté gauche, juste à l'endroit du cœur : un signe que seuls ses amants auraient le privilège d'embrasser...

M. Robillon était accouru. Honteuse d'avoir failli faire échouer le spectacle, blessée dans son amour-propre et vexée de cet échec, Ninie affirma qu'elle pouvait jouer la pièce jusqu'au bout.

— Bien, très bien, fit M. Robillon, soulagé de n'avoir pas à rembourser son public.

Et il retourna à ses affaires.

— Ninie, tu es gravement brûlée, suppliai-je ; laisse-moi demander au régisseur de baisser le rideau.

— Non !

— Ninie, on s'en moque : ce n'est qu'un spectacle !

— C'est LE spectacle !

— La vie est plus précieuse ! Il faut te soigner, tu vas y laisser ta peau.

— Je dois mériter le rôle qu'on m'a confié !

— Peu important les jalousies !

— Voyons, Adolphe : qu'est-ce que tu ferais à ma place ? demanda soudain Ninie en me regardant droit dans les yeux.

Je baissai la tête. L'un comme l'autre, nous étions de ceux qui, sous le feu de la rampe, eussent considéré une faiblesse comme une trahison envers le public. Cette éthique absolue nous valait d'ailleurs le respect de nos camarades et l'indulgence de M. Robillon pour nos frasques.

— Tu vois, conclut-elle en grimaçant de douleur, le spectacle avant tout.

Et, mordant ses joues pour ne pas hurler, elle puisa dans son orgueil et sa volonté le courage de jouer les deux actes qui restaient. Partenaire privilégié de l'Amour, j'avais le ventre tordu d'angoisse à chaque réplique. Elle revint encore pour le salut. Je ne la lâchai pas d'une semelle, sentant ses forces la quitter maintenant que le spectacle était terminé. En effet, lorsque le rideau se baissa, son énergie vaincue l'abandonna et elle s'évanouit dans mes bras. Aussitôt, les adultes me repoussèrent et on l'emmena.

Et Ninie disparut de mon existence aussi brusquement qu'elle y était entrée. Ne restait dans ma main qu'une plume de ses ailes souillée d'esprit de vin...

ACTE I — SCÈNE 3

— **T**hérèse, je veux retourner aux Jeunes-Artistes !
— Non ! répondais-je à cette injonction que
j’entendais chaque jour.

Après cet événement, il était hors de question pour moi et pour mes parents de remettre Ninie dans un établissement où elle avait failli laisser la vie. Pourtant, M. Robillon vint nous rendre visite quelques jours après l’accident — mieux vaut tard que jamais — en nous proposant des appointements de six cents francs par an. Cette générosité tardive était due à la pression des habitués du théâtre qui, mis au courant de la mésaventure de Virginie et choqués d’apprendre qu’elle travaillait gratuitement, avaient exigé qu’elle soit payée comme un premier sujet.

Ninie, évidemment, était folle de joie, mais maman mit ce monsieur à la porte sans ménagements. La santé de sa fille en premier ! La petite fut inconsolable. D’un coup, elle perdait son théâtre et ses amis, surtout cet Adolphe Croise-le-fer qu’elle adorait, par une faute dont elle s’estimait seule coupable.

